



DENIS DONIKIAN

# Vidures

roman

ACTES SUD  
Extrait de la publication

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Cette journée-là contient toute une vie, face au mont Ararat, sous le bleu du ciel et le rire des mouettes, les pieds dans la boue, entre une immense décharge et un cimetière. Poète contrarié, journaliste-pamphlétaire clandestin, perdant magnifique, fils en fugue, orphelin inconsolable, chiffonnier de fortune dans cette Arménie en ruine qui ressemble diablement à sa décharge, un nommé Gam' conduit cette danse folle, dangereuse et salvatrice, épique et dérisoire : la traversée d'un jour parmi les sans-rien qui fouillent les entrailles de la ville pour en faire leur festin. Et Gam' nous prête ses yeux, ses oreilles et ses sens pour appréhender une réalité de fable ou de mauvaise blague historique aussi invraisemblable que réaliste, aussi anachronique qu'actuelle.

*Vidures* prend tout un peuple, tout un pays au collet pour sonner le réveil des damnés de l'Histoire. Avec une rage pleine d'amour pour ses semblables si constitutivement vaincus, une lucidité acérée, l'humour des dépossédés et un sens de la fête proche de l'instinct de survie, Denis Donikian dresse un diagnostic sans appel – mais pas sans espoir. Car tant qu'on racontera leur histoire, il y aura des hommes pour se lever et, vent debout, faire advenir des lendemains libres et dignes. C'est le pari de la littérature que de vouloir le croire.

“DOMAINE FRANÇAIS”

DENIS DONIKIAN

*Né en France de parents arméniens rescapés du génocide de 1915, Denis Donikian a étudié à Lyon (littérature et philosophie) et à Erevan, dans l'ex-Arménie soviétique. Il a enseigné à Kiev et au Viêtnam. Traducteur, il est l'auteur de nombreux essais, nouvelles, récits de voyage et recueils de poèmes. Vidures est son premier roman.*

DU MÊME AUTEUR

*LE PEUPLE HAÏ*, Publisud, 1995.

*FRAGMENTS DE FIGURES APATRIDES*, Publisud, 1995.

*UNE ANNÉE MOTS POUR MAUX*, Publisud, 1999.

*UN NÔTRE PAYS. TROIS VOYAGES EN TROISIÈME ARMÉNIE*, Publisud, 2003.

Photographie de couverture : © Lylia Corneli Hakopov

© ACTES SUD, 2011  
ISBN 978-2-330-00492-7



DENIS DONIKIAN

# Vidures

roman

*ACTES SUD*

Extrait de la publication



*A Anh Dao.*

*Et à nos enfants  
Mikaël, Samuel et Miléna.*





*Ce monde est devenu amer  
En mon âme pèse une pierre  
Pour moi ni bon ni bien ici  
Et ce monde je le maudis.*

Chanson rabiz de  
TATOUL AVOYAN

*Tout cochon a dans son cœur  
un homme qui sommeille.*

PIERRE-HENRI CAMI



*Dèr voghormia*<sup>1</sup> !  
*Dèr voghormia* !

Nu, jambes écartées, Gam'<sup>2</sup> pointa son sexe sur Erevan<sup>3</sup> et lâcha ses urines. Allégé et comme frais, *Dèr voghormia* ! reprit-il à voix haute. L'aube avait déjà vidé le ciel de ses étoiles et des miettes de lumière parsemaient encore la Ville. C'était comme chaque fois, avant le lever du jour. Gam' orientait son jet vers l'étang situé en contrebas, jouant à le remplir. En vérité, il ne cherchait qu'à atteindre une cible. Toujours la même cible. Une fourmilière dont il

1. "Seigneur, prends pitié !" Chant liturgique, mais aussi intime imploration de l'homme à l'adresse du Maître divin des mondes visible et invisible.

2. Gam' et non Gam, l'apostrophe montrant que notre respectable lecteur voudra bien faire sonner la consonne finale comme pour d'autres mots. C'est ainsi qu'elle prononçait son prénom, Djohar, la grand-mère de notre personnage. C'était en souvenir de son mari Gamo et du pays ancestral d'où ils furent chassés pour se réfugier dans celui qui occupe la matière de cette histoire. Et c'est ainsi que l'usage aura persisté de dire Gam' dans sa famille, alors que, dans ce nouveau pays, la vraie prononciation était Kam'. *Gam'/kam'* signifie "je suis, j'existe", mais également "ou bien", comme le lecteur le constatera au chapitre 29. C'est la graphie Gam' qui sera retenue ici de préférence à celle de Kam'.

3. Prononcer "Yérévane" ou "Erévane". Au choix.

n'arrivait pas à se débarrasser. Il s'était retenu toute la nuit pour l'anéantir de son déluge. C'était rituel. Va vers la fourmi, paresseux, récitait-il en lui-même. A peine sorti de son sommeil, il ne pouvait s'empêcher d'uriner dessus. A force, il avait fini par y laisser une tache de couleur brune. L'herbe y était morte. Or, ce jour-là, les yeux mi-clos soumis à l'intensité montante de la lumière, Gam' eut du mal à distinguer les fourmis poussées à l'affolement par l'averse qu'il leur envoyait. Il avait choisi le moment où elles nettoyaient leur tanière avant de commencer leur prospection pour engranger des nourritures. Maintenant, elles paniquaient. Et ça trottait dans tous les sens. L'idée de troubler leur paix à sa guise, chaque matin à heure fixe, amusait l'arroseur tout-puissant. L'horloge organique de Gam' le faisait quitter son lit avant 6 heures. Paresseux, jusqu'à quand seras-tu couché ? lisait-il dans son esprit. Invariablement, émergeant des sourdes obscurités de son cerveau, il titubait vers sa porte tracée par la lumière en automate avide de soulagement meurtrier. Persuadé qu'en dégageant ses eaux sur les fourmis, il provoquerait un dérangement dans la programmation physiologique de leur quotidien. Et l'air liquéfié s'abattait sur elles en trombes âcres et chaudes. Et la terre tremblait sur elle-même. L'inondation dévorait les nids. Les fourmis mouraient en grand nombre. *Tchârt' ! Tchârt' ! Tchârt'*<sup>1</sup> ! faisait sa tête comme des sacs de sang laissant échapper des bruits à mesure qu'on les crève à coups de lame. Et Gam' souriait. Et les désespérées s'enlisaient dans la boue. Et s'effondraient leurs galeries. Elles, habituellement si vives, devenaient pataudes et gluantes. Ainsi, périodiquement frappait la grande catastrophe. Et c'était Gam' qui la déclenchait. Semeur

1. Onomatopée, mais aussi mot signifiant "massacre".

impitoyable du chaos. Homme, il ne pouvait percevoir les stridulations d'effarement que les fourmis émettaient comme tout corps vivant qu'on meurtrit. L'horrible stupeur leur arrachait des cris à lui-même inaudibles. Tombez fourmis comme sont tombés nos hommes et nos femmes ! *Dèr voghormia !* disait-il. Il voyait des plaintes de mains écartelées par l'hébétude. Des gueules de chevaux déformées par l'effroi. Des femmes hennissant de douleur. Des bouches géantes, des plaies muettes. Des enfants flasques comme des poupées. Il voyait des brisures, des fragments, des éclairs qui zébraient les existences. Et un éclaircissement aux dents acérées, craché d'une lampe apocalyptique... Des crimes chroniques dans un coin du monde entouré de silence, se disait Gam'. Une scène de film avait planté son clou à jamais dans son cerveau. Elle y rouillait depuis son enfance. Des gens qu'on tire un à un d'une cabane. Un ciel jetant ses griffes contre leurs yeux. Libres, se croient-ils. Mais aussitôt devant eux se dessine un couloir étroit d'hommes et de femmes aux bouilles haineuses. Des poings, des pieds et des bâtons s'abattent. On cherche à se protéger avec les bras. Mais ça tombe encore, et ça tombe... Ainsi sur une vingtaine de mètres jusqu'au bord d'une falaise. Alors cette chose humaine est saisie. Ordure, on la précipite dans une gorge. Hurlement qui plonge, hurlement qui hurle jusqu'au fracas. Qui plonge et qui hurle en vous périodiquement. Des crimes chroniques dans un coin du monde entouré de silence... Et quand il lut pour la première fois des choses pareilles sur les siens, c'étaient des scènes de sang que ses yeux avaient déjà bues. On les pousse à la chaîne sur un chemin le long d'un précipice. Au bout, c'est l'abattage. Un coup de lame dans le ventre. *Tchârt' ! Tchârt' ! Tchârt' !* Puis tout en bas, on balance le presque mort. Flasque, tout en

bas, sur le tas de cadavres. *Dèr voghormia ! Dèr voghormia !*

Pressant et secouant alternativement son sexe assagi, Gam' cherchait à évacuer sa dernière goutte. Campé bien droit sur sa butte, dans la posture d'un dieu tribal. Un air à défier le monde. Il jeta un regard de mépris sur Erevan'. La monstrueuse Ville tirait vers le ciel ses tours et ses échafaudages. Brandissait contre lui ses serres de métal et de béton. Sans perdre de temps, les fourmis rescapées étaient déjà à l'œuvre pour se remettre du désordre causé par les chutes d'urine. Elles évacuaient les cadavres et dégageaient les entrées. Certaines s'aventuraient dans les galeries pour opérer des percements. D'autres prenaient le relais, puis, l'ouverture enfin établie, s'y engouffraient par dizaines. Les fourmis n'ont pas la mémoire de leurs malheurs, se dit Gam'. Au lieu de fuir ce coin de leur perte périodique, elles s'y accrochent, quitte à recevoir le lendemain le même orage destructeur. Ah ! Fourmis ! Fourmis ! Que n'êtes-vous comme nous, douées d'un deuil aussi dur que le désir de vivre ? Mais fuyez donc ! Dispersez-vous ! N'importe où, à l'abri des folies qui vous tombent chaque jour du ciel !

Gam' regagna sa cabane. Les tôles de sa porte lâchèrent un grincement sourd. Le bruit de sa maison, pensa-t-il. En giclant brusquement dans la pièce, le jour se projeta sur le mur du fond où étaient suspendus deux portraits, juste au-dessus d'un vieux lit de fer. C'était Staline et c'était le Christ, distants l'un de l'autre d'environ un mètre. Gam' avala un verre d'eau, fit claquer sa langue. Et plongea sous sa couverture en soupirant. A mesure qu'il s'enfonçait dans son sommeil, montaient en lui des mots, toujours les mêmes, et qui servaient à exciter ses solitudes. *Tes seins sont du raisin dans mes paumes / Ta peau est un velours vibrant de confusion /*

*Ton front...* Rengaines érotiques et rêves de vie émergeant de sombres scènes de crimes, il se vit... Son œil brille. Il est vêtu pour la joie de vêtements immaculés. Triomphant d'avoir déniché enfin l'objet de ses pauvres désirs. L'ordure lui a livré son or. L'or qui libère... Et Gam' danse. Gam' exulte. Il tourne dans tous les sens. Et il vole dans les airs qui couvent les détritrus. Gam' en majesté nageant au-dessus du chaos et de la puanteur. Envié de tous, reconnu, transformé en dieu par la force miraculeuse de sa foi. Gam'.

Deux heures plus tard, il enfilait sa chemise et sa vareuse qui puait la combustion. Puis il chaussa ses bottes maculées de suie. Il déchira avec les dents une feuille de pain *lavach*. Le morceau craqua dans sa bouche. Il absorba un grand verre d'eau avant de se remettre à mâchonner. Et jugeant que sa barbe de deux jours ne méritait pas encore qu'il s'en occupe, il saisit son crochet et son *mesbog* posés près de la porte et sortit. Sans eux, il n'était rien. Le crochet pour fouiller, le sac pour engranger les trouvailles. Sa baraque était portée par le mur d'une maison. Les propriétaires l'avaient construite de bric et de broc en guise de cagibi. Et s'ils l'avaient cédée à Gam' pour rien, c'était à la demande d'un ami commun. Ou bien par compassion probablement. Sachant qu'il dégotait son ordinaire dans la décharge, ils ne manquaient jamais de lui offrir une part de leur repas. En contrepartie, Gam' bêchait la terre de leur jardin quand il en avait le temps, le dimanche.

Pour descendre de sa butte et rejoindre la route de Noubarachèn, Gam' devait emprunter un chemin de terre. Il serpentait dans les herbes sèches en évitant les ruines d'une usine qui n'avait jamais atteint le stade de fonctionnement. L'œil dominait les dernières habitations d'Erevan' situées au pied

d'une succession de collines glabres qui s'élevaient vers des hauteurs de plus en plus désolées. Et derrière ces collines, par temps clair, émergeait l'île blanche de l'Ararat, posée sur l'aire du temps, entre le haut ciel et les hommes.

Le *meshog* tenu fermement sur l'épaule, le crochet dans l'autre main, Gam' entama sa descente. A mi-chemin, la route se montrait en son entier jusqu'à la décharge. Ce jour-là, elle était encombrée par un cortège funèbre long d'une trentaine de mètres. Des chiens trottaient devant, poussés au train. Certains se retournaient de temps en temps pour jeter un coup d'œil furtif derrière eux et calquer leur allure sur celle de la voiture de tête qui transportait le défunt. Dieu sait encore dans quelle histoire va me jeter cette journée, se dit Gam', contrarié à l'idée qu'il serait condamné à marcher derrière la foule des accompagnateurs. On ne double pas un mort qu'on mène à sa tombe.



Gam' venait de rejoindre la route et comme il s'y attendait se retrouva le nez dans le cul du cortège mortuaire. Marchait immédiatement devant lui un groupe de retraités, des chauves ou quasi-chauves, des intégralement chenues et quelques cheveux gris, tous costumés pour un mariage. A l'avant, les têtes bouffaient à pleines oreilles la musique nasillarde éructée par deux *zourna*<sup>1</sup>. Mais ici, ça papotait comme aux terrasses des cafés. C'est qu'il n'y a pas mieux pour déjouer la fatigue quand elle s'empare de vos vieux os au commencement d'une côte. Celle qui montait au cimetière était redoutable. Longue, lourde et continue. Marchant en queue, Gam' pouvait apercevoir le cercueil à ciel ouvert posé à l'arrière d'une camionnette. Les hommes de la nouvelle république étaient si ventrus qu'ils auraient soufflé en risquant l'asphyxie s'ils avaient eu à porter la morte à l'épaule pour observer la coutume. Alors que l'ancien régime, qui gardait ses mâles assez secs, favorisait le respect des traditions en les obligeant, faute de voiture, à se charger eux-mêmes du défunt jusqu'à son ultime demeure sans craindre la syncope. Gam' prêtait l'oreille malgré

1. Instrument de musique traditionnel, sorte de hautbois à huit trous, plus un neuvième en dessous, donnant un son aigu à vous arracher les oreilles.

lui aux jacasseries des derniers accompagnants. Nul ne se souciait de sa présence, alors qu'elle aurait pu éveiller des soupçons. Ils faisaient les comptes de la république. Et de leur poitrine en peine de souffle s'échappaient des colères résignées, de leurs bouches amères des gloussements vengeurs. Aussitôt après ces gloussements et ces colères, la gravité reprenait le dessus. Mais plus la côte torturait les corps, plus les langues se déchaînaient. Portant même leur contagion de légèreté jusqu'à la tête du cortège. Ragots, lamentations, messes basses et histoires en tout genre commençaient impunément à gambader d'un cercle de palabreurs à un quarteron de chuchoteurs. Mais ces chuchoteurs débordaient vite leurs chuchotements... Si Gam' suivait derrière, bien vivant dans ses bottes, ses facultés mentales plongeaient encore dans le vaseux des songes nocturnes. Son esprit s'anima brusquement quand il entendit les vieux parler d'une certaine Anna. Sa mère ? Et pourquoi mêlée au Cobra ? (Cobra : sobriquet désignant chez les geignards de l'Indépendance le second président de la République, qui succéda au Lettré avant qu'il ne cède lui-même sa place à son poulain, le Samouraï.)

“Anna va nous manquer, fit l'un des retraités. ≡ Elle va nous manquer. Pour sûr qu'elle va nous manquer, renchérèrent les autres en écho. – Elle parlait juste. ≡ Oui, elle parlait. Juste qu'elle parlait. – Et sur la place derrière notre opéra, tirait à boulets rouges sur Cobra. ≡ A boulets rouges qu'elle tirait. – Mille pierres sur un seul arbre. ≡ Mille pierres. Mille. Oui. – Mille pierres sur Cobra. – L'empoisonneur des faibles et l'étouffeur des puissants. ≡ L'empoisonneur. L'étouffeur. Oui. – Le *bôzi tegha*<sup>1</sup>, lâcha

1. Fils de pute.

un autre. – Vous revoyez cette pancarte ? XXI<sup>e</sup> siècle, siècle d’amour. D’un côté on nous prêchait la fraternité, et de l’autre on dispersait nos meetings à coups de tapette comme sur des mouches. – Le



méchant domine et le peuple gémit. ≡ Il gémit. Il gémit. – Hier, quand le peuple faisait son marché, Cobra jouait au basket. Et quand le peuple se réjouissait d’avoir mis un morceau de pain dans son panier, lui, il jubilait d’avoir envoyé son ballon dans le sien. ≡ Le méchant domine, le peuple gémit. Gémit. – Et pourtant sa femme s’appelle Bella, c’est lui qui aurait dû avoir la poisse. – Bella la poisse<sup>1</sup>. – A Cobra, la Bella, mais à nous la terre lourde, la terre assoiffée. ≡ A nous le cauchemar. La nuit de ténèbres, les puanteurs et la sombre démente... ≡ A nous. A nous... – Mais notre Anna savait tout ça. ≡ Elle le savait. Elle le disait... – Oui, elle savait le dire. Elle parlait à nos cœurs. A peine

1. Dire de quelqu’un que c’est un *bella*, c’est l’accuser de porter la poisse.

élu président, Cobra s'est empressé de ramener chez nous tous les rats de sa race et d'envoyer nos enfants se faire tuer pour défendre son fief au Kakabagh. – C'est lui aussi qui a fait monter en politique Idi Gago, notre Amin Dada à nous. – Des hommes de taille et de poids, ces deux-là. Des *tsoul* de foire. – Va fermer une chemise avec des encolures pareilles à ces taureaux. Impossible. – Un Noir soldat et un haltérophile blanc. – Cobra a toujours aimé le sport et les sportifs. – Mais notre Idi Gago, c'est un Blanc qui fait des rêves africains. Dans le palais qu'il s'est fait construire, il a même mis de la savane en cage. – Rien à voir avec notre arche de Noé, c'est sûr. – Une fois, pour se désenrayer du pays, il a donné un âne vivant à ses deux lionnes. ≡ Et alors ? – Alors quoi ? On a montré un film de cette bestialité. Elle a fait le tour du monde. L'âne s'en est sorti, mais notre image en a pris un coup... – Tout ça, Anna le disait. – Elle disait que pour faire fortune, nos gros avaient pris aux uns sans rien donner aux autres. – Elle n'avait peur de rien, Anna. ≡ Oui, elle le disait..."

Chargé d'ordures à ras les ridelles, un camion-benne doubla le cortège, lâchant au passage papiers gras et sacs en plastique sur la colonne des endeuillés. Instinctivement, les têtes, paniquées par l'irruption du puant mastodonte, se détournèrent, se baissèrent ou s'engouffrèrent sous les cols aussitôt relevés. Gam' enrageait. Il était déjà en retard pour sa collecte. Mais, intrigué par cette Anna que regrettaient ouvertement ses vieux admirateurs, il gardait l'oreille collée à leurs paroles. S'agit-il bien de ma mère ? A moins que le mort là-bas dans son cercueil porté par la camionnette ne soit quelqu'un d'autre. Anna se serait laissée mourir. Et sans m'avertir qu'elle allait mal, pensa-t-il...

"Ne crache pas sur les gens de sa race, ils sont

partout”, répliqua un chauve au bonimenteur anti-Cobra. Il avait baissé le ton et désigné Gam’ du regard. “Ça plaît pas au président basketteur qu’on parle des siens comme de frères ennemis. Il pourrait bien suggérer à Samourai de nous enlever légalement les miettes de liberté qu’il nous a laissées. – Au motif de discrimination raciale, peut-être ? ironisa un autre. Sur la fin, ce *kapiki vôr* voulait sanctionner d’une loi tout propos destiné à diviser le peuple, à le retourner contre lui-même. Au trou, les *barab glir*, les couilles molles ! Mais durant tout son mandat il n’a fait qu’engraisser son clan, ce cul de singe ! – Nous sommes un seul peuple, qu’il nous chantait ! En vérité, en tant que peuple, nous ne sommes rien d’autre qu’un délire de poètes. On nous a seriné des chants narcissiques pour couvrir le bruit de nos répulsions mutuelles. Rien que ça ! – Mais que serions-nous sans les mensonges des poètes ? s’indigna un cheveux gris. Des sauvages. – Ils n’ont pas de leçon à nous donner, les écrivains. Trop occupés à se faire la guerre. Qu’on le veuille ou pas, nous autres, nous ne savons pas nous parler sans en arriver aux mains. Les meurtres politiques devraient suffire à le prouver, non ? – N’exagérons rien. Lequel d’entre nous voudrait ta peau pour les insanités antipatriotiques que tu dérites ? – Antipatriotiques ! Antipatriotiques ! Je m’estime bien plus patriote qu’un *vôr lzogh*<sup>1</sup> comme toi. Trouve-moi une nation capable de trouer sept députés d’un coup en plein Parlement ! – Un peu de retenue, voyons ! Vous oubliez que nous enterrons notre Anna, fit un autre cheveux gris qui tentait de s’interposer. – A vrai dire, nous sommes bien trop vieux pour nous entredéchirer, vous ne croyez pas ? Nous avons

1. Lèche-cul.

perdu nos crocs. Et quand le loup prend de l'âge, il devient la risée des chiens. – Tout de même, dire que nous sommes un seul peuple, c'est de la mystique à quatre sous. Ça fait le jeu de nos hommes politiques... L'autre jour, la télévision nous a montré des voleurs en long et en large pour que nous crachions sur eux. Quel crime avaient-ils commis, les bougres ? Aucun de nos présidents ne leur a donné du travail. Alors ils chapardent du fer ou du cuivre dans des usines désaffectées pour les revendre. Quel mal à ça ? Faut bien qu'ils donnent à manger à leur famille, non ? Ce n'est pas pour s'acheter un Hummer, un avion ou jouer au casino. Mais pour nourrir leur famille. Moi, j'appelle ça du vol moral. Alors que nos pillards officiels continuent de nous ôter le pain de la bouche en toute impunité. – Et quand une radio se déchaîne en étalant au grand jour le montant des raptés présidentiels, on lui coupe le courant. ≡ On lui coupe le courant. Oui, on lui coupe le courant..."

L'oreille de Gam' cueillait chaque mot à la bouche même de ces grognons de la dernière république. Avec son crochet dans une main et l'autre serrée à l'épaule sur son *meshog*, il avait l'air aussi énigmatique que menaçant. Les vétérans commençaient à se demander s'ils ne feraient pas mieux de tenir leur langue. Après tout, qui était cet intrus qui marchait derrière eux ? Et où allait-il comme ça ? Certains se rassuraient à l'idée qu'il travaillait probablement au cimetière. A le voir ainsi botté, fringué comme un bouseux, à en juger par l'odeur âcre qui leur râpait les narines, d'autres en avaient conclu que Gam' fourrageait sur la décharge. Et pendant qu'ils s'adonnaient à leurs politicailleries, que les corps peinaient sans répit sur la côte, le cortège se disloquait petit à petit de la queue jusqu'à sa tête. Des groupes se formaient, créant entre eux des vides

que seuls franchissaient des éclats de voix mais aussi des rires. L'air saturé de *zourna* flamboyait maintenant sous les feux de l'azur. Et les cervelles entraient peu à peu en ébullition. Des chiens, descendus des collines, venaient grossir le groupe qui marchait à l'instinct devant la camionnette du mort. Gam' en reconnut quelques-uns, de ceux qui fréquentaient assidûment la décharge. Un grand roux à queue en panache ouvrait le cortège. Légers, mais la faim au ventre, les autres suivaient en se dandinant. Ils se dandinaient tellement qu'ils paraissaient danser. Mais ils dansent ! se dit Gam'. Ils dansent !

“Arrêtez de baver sur le président Cobra ! s'insurgea l'un des vétérans du régime démocratique. Il nous a fait entrer dans la lumière plus sûrement que son prédécesseur, le Lettré. Maintenant nos rues sont éclairées. Les coupures se font rares... – Mais nous sommes toujours dans le cirage. – Et comment faisait-il le Lettré pour lire s'il n'y avait pas d'électricité puisque son ministre la vendait aux Etats voisins ? – Il avait sa lumière intérieure, pardi ! – En tout cas, j'aimerais pas être le dernier à éteindre la dernière lampe avant de quitter ce pays. – Mon Dieu, mais de quoi vous plaignez-vous ? Chez nous, l'air est pur, l'eau est pure. Que demande le peuple ? – L'air de la Ville me rend malade. Quant à l'eau, en avoir en réserve dans sa baignoire, c'est comme avoir de l'or dans une banque. – Ah ! Tu crois ça, toi ? Quand ils ont dévalué la monnaie, ce fut un vrai séisme financier. Nos économies avaient fondu aussi vite que de la neige du Massis<sup>1</sup> dans un four. Une goutte d'eau qu'il nous est resté, une goutte d'eau ! Ce pays peut tout vous prendre du jour au lendemain. – Par exemple, la hausse des produits

1. Autre nom du mont Ararat.

alimentaires. Vingt drams<sup>1</sup> de plus, ça fait du trente pour cent. – Ils augmentent les pensions, mais en même temps, ils relèvent les prix du gaz, de l'électricité, de l'eau. Résultat, nous sommes toujours cocus. – Sur nos marchés, des plus vieux que nous vendent du sac en plastique pour survivre. On se demande ce qu'a fait le président Cobra pendant son mandat. – Mais on te l'a dit, il jouait au basket ! Et quand il ne jouait pas au basket, il faisait du ski nautique. Il aimait la vitesse notre Cobra. Mais pour les réformes, il prenait son temps. – Tellement qu'on les a jamais vues.”

La colonne occupait la moitié de la chaussée. Et s'enfonçait dans la grande solitude des collines. Sur sa droite et devant elle, un rang de poteaux électriques mal fichus. Certains penchés sur la route, avec des fils qui pendouillaient lourdement. Ici ou là, le squelette d'un panneau publicitaire. Et de plus en plus, des papiers et des sacs en plastique, des bleus, des blancs, accrochés aux herbes rousses du talus, qui annonçaient l'approche de la décharge. Un gros tuyau, censé offrir le gaz à des villages qui croupissaient dans l'éloignement, courait sur le côté avant de se perdre derrière les coteaux. Il épousait le relief ou déviait les obstacles par des coudes à angle droit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ou vers le haut. Et déjà, au fond des terres, montaient les premières fumées entre le dos des collines et le ciel.

Malgré les efforts que leur demandait la déclivité, les endeuillés marchaient comme à la fête. Le devoir de tristesse dissous dans l'effervescence qui sautillait d'un groupe à l'autre avant de se heurter au noyau noir de la parentèle juste derrière la

1. La prononciation du mot *dram*<sup>1</sup> se tient entre tram et drame avec un *a* d'un grave tragique. Monnaie courante.



camionnette. De jeunes femmes, ayant ôté leurs hauts talons pour éviter la foulure, s'éventaient la gorge avec leur chapeau, au grand dam de celles qui portaient des bibis. Quelques-unes, qui n'avaient pas prévu la côte, ahanèrent dans leur graisse, un enfant somnolent dans les bras. Des hommes avaient tombé la veste et desserré le nœud de leur cravate. Des gosses jouaient à s'attraper dans les rangs. Outre les bennes à ordures qui commençaient à se multiplier, circulaient des fourgons de police, fermés comme des boîtes de conserve. Ou des taxis, certains aussi jaunâtres que l'herbe qui crevait dans le coin. Un car à touristes longea la colonne et disparut vers les hauteurs. Son passage suscita une traînée d'interrogations. "Mais qu'y a-t-il de si extraordinaire dans cette désolation pour attirer ces mouches ? – Contempler notre belle montagne, suggéra un des chauves qui traînaient en queue. – Ou voir comment la ville modèle de Noubarachèn est devenue la vitrine de notre décrépitude, lui répliqua un voisin. – Instructif, tout ça. Instructif. Quand je pense qu'ils vont devoir pénétrer dans le goulet de la mort. Le cimetière d'un côté, la décharge de l'autre..." A ce moment-là, montant vers Noubarachèn, vint à passer un gros 4x4, aux vitres opaques. De ceux qui paraissent sur les avenues de la Ville. Les vieux s'en étonnèrent. On imaginait mal un tel bijou dans des faubourgs aussi moribonds. Et Gam' s'inquiéta de voir le directeur de l'asile psychiatrique rôder à pareille heure dans ces parages.